LES CUISINIERS ET AUTRES PERSONNES

"L'homme civilisé," a dit un philosophe observateur," ne peut vivre *sans cuisinier." Certainement non. Et* cependant un usage trop libre des produits de l'art culinaire abrège la vie de l'homme civilisé, et les conditions dans lesquelles se fait la cuisine ont le même effet sur les cuisiniers eux-mêmes. Si l'on met en doute la seconde partie de cette affirmation, il suffira de faire une enquête impartiale sur la santé de la moyenne des cuisiniers et cuisinières, pour se convaincre *que les membres de cette corporation* honorable et nécessaire feraient bien de provoquer des recherches scientifiques dans le but de remédier, si possible, au mal..

En attendant, nous pouvons citer un cas. Melle. Célina Mullard a été cuisinière à Paris pendant 23 ans. Pendant tout ce temps elle a occupé *la même place ce qui montre à quel* point elle était estimée par ses maîtres. Le nombre et la variété des plats qu'elle a du préparer confond l'imagination. Elle a nourri les autres avec toutes les douceurs culinaires possibles, mais le plus souvent elle n'a pu se nourrir elle-même de façon satisfaisante. La nourriture était bonne, naturellement, mais il y avait chez la cuisinière quelque chose qui n'allait *pas, son palais et son estomac se refusaient* à toutes les sollicitations de manger. Voici son histoire telle qu'elle la raconte.

"Je vous écris de Provenchère où je demeure actuellement. Autrefois j'ai occupé à Paris la place de cuisinière dans la même famille pendant vingt-trois ans. Sur ce nombre d'années j'en *ai bien passé seize à souffrir* de l'estomac, j'avais des douleurs aux côtés, de la difficulté à respirer, et, à dire vrai, je ne pouvais ni boire ni manger. Dès que j'avais pris la moindre nourriture j'éprouvais de si fortes nausées que je la rendais aussitôt. Je devins tellement faible et nerveuse qu'il m'était impossible de dormir. Souvent, lorsque je me levais pour me livrer à mes occupations de la journée je me sentais si fatiguée et surtout si *distraite*, qu'il me fallait faire un effort pour concentrer mes idées sur ce que j'avais à faire. J'avais aussi le vertige et de temps à autre, je crachais le sang—ce qui m'inquiétait. J'avais essayé tous les remèdes que l'on me recommandait, mais aucun ne me procura un soulagement durable; parfois mes douleurs d'estomac étaient si vives que *j'en jetais de grands cris.* Je devins très constipée, ce qui, naturellement, augmenta mes souffrances. Puis j'eus dans les jambes des douleurs si grandes qu'il m'était souvent impossible de marcher. Comme je vous l'ai déjà dit: tout cela m'arriva pendant que j'étais à Paris. Vous devez vous imaginer quelle triste existence je menais. Pourtant j'étais soignée par le médecin de mes maîtres, mais malheureusement sans résultat.

Enfin en désespoir de cause, je vins ici à Provenchère, croyant que le changement me ferait du bien. Mon nouveau maître M. Molle, me recommanda la Tisane américaine des Shakers, vendue par M. Oscar Fanyau Pharmacien, à Lille (Nord), en me disant qu'il connaissait lui-même plusieurs personnes qui avaient été guéries par ce remède. Je me décidai donc à suivre son conseil. Vous me croirez à peine, mais *dès le premier jour que je pris de cette Tisane je me sentis mieux.* Lorsque la nuit arriva, je pus dormir quelques heures, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Le lendemain matin je pus prendre un peu de nourriture sans en être suffoquée comme auparavant. Je cessai même de vomir. En un mot trois flacons de votre merveilleuse Tisane des Shakers m'ont rendu la santé. Je mange sans la moindre difficulté et ma digestion est bonne. Je travaille maintenant sans éprouver de la fatigue et j'ai même pris un peu d'embonpoint. Je suis à peine reconnaissable, tellement je suis changée pour le mieux. Merci mille fois de ce que vous avez fait pour moi, et je vous autorise volontiers à publier cette lettre si vous le jugez à propos." Célina Mullard.

Chez M. Molle à Provenchère par Port-sur-Saône, (Haute Saône).

La signature ci-dessus a été légalisée par M. Charbonnier Maire de Provenchère.

FEUILLETON DU 31 DÉCEMBRE — N° 256

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

QUATRIÈME PARTIE

— C'est pour une consultation excessivement grave et qui ne peut se retarder.

Il monta sur les pas du domestique, si bien qu'il se trouva à la porte de consultation en même temps que lui.

Monsieur le docteur, c'est moi, moi Picard! s'écria-t-il par l'entrebâillement de la porte... Recevez-moi de grâce, monsieur le docteur... j'ai une importante communication à vous faire!

— Qu'est-il arrivé demanda avec vivacité le médecin en se levant pour aller au devant de Picard.

— Il y a... il y a, monsieur le docteur, que je ne pars plus pour le Nouveau-Monde; non, plus du tout... et que j'en suis enchanté, ravi, enthousiasmé!

Dans sa précipitation, le valet employait les premiers mots qui lui venaient à la bouche.

M. Hébert le regardait avec étonnement.

— Voyons, mon ami, lui dit-il, calmez-vous... Avec votre air effaré vous m'avez donné à penser que quelque chose de grave était survenu à l'hôtel de Linières; par exemple que Mme la comtesse ou notre petite aveugle se trouvaient, tout à coup, gravement indisposées...

— Ah! ben oui! Elles sont heureuses et joyeuses, au contraire!...

..Oui joyeuses, monsieur le docteur, que ça vous réjouit l'âme d'assister au spectacle de leur bonheur. Figurez-vous ce tableau: Mme la comtesse à demi couchée sur le canapé, Mlle Louise est assise à ses pieds. M. Roger, mon cher maître, est appuyé sur le dossier du canapé. Il a l'air triste et heureux à la fois, expliquez-ça comme vous pourrez..

— Et le comte? demanda M. Hébert, en interrompant.

— Monseigneur? Il est superbe de grandeur magnifique, de générosité. Ah! tenez, *monsieur le docteur, je me suis* senti tout remué devant lui. Après ma trahison au profit de son neveu, il avait le droit de me chasser de sa présence, de me faire bâtonner par ses valets, de me faire jeter dans un cachot de la Bastille! Eh bien, il a été noble, clément, magnanime! Aussi je me serais fait hacher pour lui, et je n'ai pas hésité un seul instant. Je me suis noblement sacrifié. J'ai accepté de rester auprès de lui où je vivrai comme un coq en pâte, où je n'aurai rien à faire qu'à aimer Mlle Louise, à l'accompagner pour venir chez vous, elle et l'autre... l'autre ange que vous et moi nous avons sauvée et... que mon maître... le jeune... épousera en revenant d'Amérique.

— Assez, Picard, assez... commanda le docteur...

— C'est juste... c'est juste, monsieur Hébert, je parle comme un moulin à paroles; c'est que, voyez-vous, je suis le plus heureux des serviteurs. J'ai le droit d'aimer mes maîtres, ce qui est rare, bien rare...

Le médecin avait saisi la vérité dans tout ce bavardage.

— Mais enfin, dit-il, qu'est-ce qui t'amène? demanda-t-il.. car jusqu'ici tu ne m'as parlé que de toi! ce n'est assurément pas pour m'annoncer ce qui t'intéresse que tu es accouru en toute hâte.

— Non!... c'est vrai! J'avais une idée, et je voulais vous la soumettre.

— Voyons, ton idée, Picard, fit le docteur, en se rasseyant sur son fauteuil.

— Ma foi, monsieur le docteur, je sais que M. le chevalier devait se mettre en route avec moi, au plus tard dans une heure. Donc, en prenant un carrosse à peu près dans le même moment que mon jeune maître quitterait l'hôtel de *Linières, nous pourrions nous trouver,* en même temps que M. le chevalier, dans le haut du faubourg Saint-Honoré, car M. Roger va prendre la route de Mantes, avec le petit détachement de cavaliers dont il aura le commandement jusqu'au Havre-de-Grâce, et si Mlle Henriette...

— Je comprends, je comprends, mon ami, fit le docteur, en se levant pour aller donner des ordres au valet de pied qui se trouvait dans l'antichambre.

Au bout d'un instant il revenait et disait à Picard:

— Ton maître est-il informé de la démarche que tu fais en ce moment?

— Je n'oserais l'affirmer... cependant.

— Quoi?

— Quand je le saluai, en quittant le boudoir de madame la comtesse, il m'a semblé que M. le chevalier me faisait certains petits signes.

— Bon!... bon!... je ne te retiens plus, Picard, et si tu as quelque chose à faire, d'ici une heure...

— Non, monsieur le docteur, je n'aurai plus rien à faire de la journée, qu'à verser une larme après avoir dit une dernière fois adieu à mon jeune maître et me réjouir ensuite du bonheur qui m'arrive, car, voyez-vous, monsieur le docteur, si je suis enchanté de rester auprès de Mlle Henriette et de sa sœur, j'aurais été également enchanté de partir avec M. le chevalier... de sorte que j'ai de la joie et du chagrin en même temps, j'ai envie de rire et de pleurer...

Ah! saperlipopette!... Je suis bien embarrassé de savoir à laquelle de ces deux impressions je dois m'abandonner.

Le docteur ne put s'empêcher de sourire en entendant le vieux valet monologuer de la sorte, tout en faisant force gestes.

— *Allons! Allons!... mon vieux Picard* dit-il, je te donnerais bien, gratuitement une consultation; mais il n'y a pas de formule dans le codex pour le genre d'affection dont tu es atteint. Il faut la conserver longtemps cette affection en partie double, mon ami... le plus longtemps que tu pourras, car je m'aperçois bien qu'elle ne fuira qu'avec toi, mon bon Picard.

Puis il congédia Picard qui, s'arrêtant à la porte, lui dit:

— M. le chevalier se mettra en route dans une heure, ne l'oubliez pas M. Hébert!

Le valet parti, le docteur avait aussitôt donné l'ordre d'atteler son carrosse, et avait, en même temps, fait prévenir Henriette qu'il désirait la voir.

La jeune fille se présentait, quelques minutes, plus tard, dans le cabinet de M. Hébert, et celui-ci lui fit part de son intention de se faire accompagner par elle dans une visite qu'il allait rendre à une famille pauvre.

— Ne suis-je pas toujours à vos ordres monsieur, répondit Henriette.

— Eh bien! mon enfant, allez simplement passer votre mante; nous ne tarderons pas à partir.

Henriette obéit.

Tout en revêtissant sa mante et en ondulant sa chevelure, elle pensait à celui qui, à cette même heure, était déjà peut-être bien loin de Paris.

Plongée dans ses réflexions, elle s'oubliait à rêver, au point que le docteur dut venir la chercher.

— Je vous attends depuis au moins cinq minutes, mon enfant, et vous n'ignorez pas que je suis pressé.

Il prit Henriette par la main pour la conduire jusqu'à la voiture qui se trouvait déjà dans la cour.

M. Hébert se pencha à la portière et donna des ordres au valet de pied.

Le carrosse roula au grand trot des chevaux qui n'avaient assurément pas l'habitude d'être poussés de cette façon.

En moins de vingt minutes, le carrosse gravissait la pente du faubourg Saint-Honoré.

Henriette, qui regardait mélancoliquement à la portière, put voir un grand nombre de personnes échelonnées de chaque côté de la rue, sur les trottoirs, et principalement à l'extrémité du faubourg.

Elle ne donna aucune attention à la chose, et ce fut le docteur qui rompit le silence par ces mots:

— Regardez donc, Henriette, tout ce monde!... Ne dirait-on pas qu'on attend le passage de Sa Majesté?

La jeune fille répondit:

— Effectivement, je n'ai jamais vu autant de monde réuni...

Puis, tout à coup, par un brusque mouvement, elle se rejeta au fond du véhicule, en portant vivement les deux mains sur ses yeux comme pour éviter de voir quelque chose qui se passait dans la rue...

Le docteur avait saisi le mouvement et comprit.

— Vous vous souvenez d'être déjà venue dans ce quartier, mon enfant? dit-il.

— Hélas! monsieur, ce souvenir est moins pénible aujourd'hui. Cependant, je n'ai pas pu revoir sans souffrance ces rues que j'avais dû traverser au milieu des agents...

— Pauvre enfant!

— Vous comprenez, monsieur le docteur, que je doive en ce moment éprouver une impression douloureuse.

Puis s'interrompant:

— *Je ne me suis pas informée,* fit-elle de l'endroit où vous vouliez me conduire Vous m'avez parlé de vous accompagner et je n'avais qu'à vous obéir et à vous suivre. Cependant, monsieur le docteur, excusez-moi si j'ose vous interroger à ce sujet...

Et, regardant le médecin, avec une expression de tristesse:

— Où allons-nous ainsi? Pourquoi me conduisez-vous dans ce quartier où j'ai passé de si douloureux instants? peut-être est-il nécessaire que je sois ramenée dans la petite chambre que j'habitais lorsque...

Des larmes lui venaient aux yeux.

Le docteur Hébert lui imposa doucement silence.

— Je ne veux pas que vous vous abandonniez ainsi au chagrin, mon enfant! En vous conduisant dans ce quartier, j'avais un but, il est vrai... j'en avais même deux.

(A suivre)

OCCASION

Voiturette-automobile

A VENDRE

pour cause de départ, au prix de **850** francs.

Conviendrait à **médecin, industriel**, etc., etc.

DÉTAIL: Moteur Gaillardet et à refroidissement à air — **Force**: 3 chevaux. **Transmission** par embrayage. **Vitesse**: 30 kilomètres à l'heure en pallier.

Photographie sur demande. Bon état. Ecrire pour tout renseignement à **M. RAMBAUD**, 34, rue Matignon, à Paris. Pressé.

A LOUER

Rue de Béthune, Lille

(2.400 fr. net)

Deux vastes & superbes

MAGASINS

avec

APPARTEMENTS AU 1er

S'adresser au Bureau du journal.

ON DEMANDE

pour Douai un jeune homme actif pouvant s'occuper 2 à 3 h. par jour d'une affaire facile ne demandant pas de connaissances spéciales. Ecrire BÉGUIN, 4 bis, rue Germain-Pilon Paris.

DEMANDEZ PARTOUT CHOCOLAT MENIER

Se méfier des Imitations

MAISON

M. FÉVRIER & Cie

TAILLEURS

2 et 4, Grande-Rue — ROUBAIX — 2 et 4, Grande-Rue

Draperies Hautes Nouveautés

Vêtements Confectionnés et sur Mesure

Maison de Premier Ordre

et de CONFIANCE, ne livrant que des Articles absolument garantis

16 SUCCURSALES

ACQUÉREURS disposant de 4.000 Francs à 1 MILLION

Désirant se créer une situation en devenant propriétaires d'une Industrie ou d'un Commerce offrant toutes sécurités, doivent s'adresser à

A. DANIAU, 71, Boulevard Sébastopol,

Téléphone **280.32.** — *Renseignements gratuits.*

LA LOI MUNICIPALE DE 1884

suivie de la

Circulaire adressée aux Préfets par M. WALDECK-ROUSSEAU

Ministre de l'Intérieur et des

Instructions Ministérielles relatives à l'application de la Loi du 5 Avril 1884

Un volume, 1,25 — Par poste, 1,50

10 cent. LE NUMÉRO de **8 grandes pages** avec **1re Page en Couleurs** UN **PATRON DÉCOUPÉ** grandeur naturelle et **UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE** entier de huit pages pouvant être broché

EN VENTE PARTOUT LE DIMANCHE

Le Petit Echo de la Mode

Cet utile et très intéressant journal doit être lu et soigneusement conservé dans toutes les Familles. — C'est le Benjamin que l'on aime aveuglément, parce qu'il est toujours joli et coquet.

C'est le jury de l'Exposition du Mans qui l'a reconnu le meilleur, le plus complet, le plus élégant de tous ses semblables, en lui décernant comme tel, la plus haute récompense: **le grand diplôme d'honneur** *à la section de la librairie et* **en nommant son Directeur membre du Jury.**

Et pour celles de nos lectrices qui désirent un journal de modes de grand luxe, en quelque sorte un album riche qui reste sur la table du salon, nous leur recommandons

LA MODE FRANÇAISE dont le prix n'est que de **25 Centimes**

Et qui donne chaque semaine une Revue de la Mode intelligente et pratique, une causerie sur le savoir-vivre, un article de couture pratique, des conseils sur la beauté par l'hygiène, une Chronique de nos élégantes mondaines une Chronique artistique et musicale, roman, nouvelle, etc. — De nombreux concours avec prix espèces, ont lieu chaque année entre les abonnés. - Abonnement un an **22** fr. - Bureaux 3, rue de la Sablière, Paris. Spécimen gratuit sur demande

CRÈME SIMON

Cold cream sans rival pour les soins de la peau

Docteur MERLIER

148, Rue de Lannoy, ROUBAIX

Consultations gratuites tous les jours de 2 heures à 9 heures, pour maladies générales (Estomac, cœur, poumon, etc.

Mardis et jeudis, de 2 heures à 4 heures, consultations spéciales de maladies de la peau et syphilitiques.

Les malades sont priés de prendre leur urine avec eux et s'ils toussent, leurs crachats.

Vaccination et revaccination gratuite tous les dimanches, de 10 heures à 11 heures.

VIN Garanti pur Jus la Pièce **100** fr. franco Lille, Octroi compris, facilité de paiement. Echon gratis, J. KARST et Cie, Bordeaux.

A VENDRE

quatre lampes à arc. Excellente occasion Ecrire à M Karst, 61, rue des Ponts-de Comines, Lille.

LESSIVE PHÉNIX

se vend en paquets de **1, 5 & 10 kilogr. 500 & 250 grammes**

Les Médecins sont unanimes à reconnaître, après essais, qu'un seul remède guérit réellement les **Echauffements, Ecoulements, Blennorrhagie** et toutes les **maladies des voies urinaires** chez l'homme et la femme:

LES CAPSULES VERTES

Green Capsules du Dr BENDERS

ex-major des troupes coloniales anglaises

(inoffensives, composées d'extraits d'herbes des tropiques)

Le DÉPURATIF du même docteur est souverain contre les **Vices du sang, les Maladies de la peau, Dartres, Eczémas, etc., et tous les accidents syphilitiques.**

DÉPOTS dans les pharmacies de MM. LECLERCQ, Grande-Place, à Lille; GERRETH, 15, rue du Chemin-de-Fer, à Roubaix; VANNEUFVILLE, rue Saint-Jacques, à Tourcoing; BLANCKAERT, à Wattrelos; MONTAIGNE, à Mouveaux; LEGAY, Grande-Place, à Lens; Vasseur, rue des Treilles, à Béthune; SAINTIVE, rue Pasteur, à Bénin-Liétard; Dr BERQUET, rue Lafayette, à Calais.

Pour la Belgique: Pharmacie MAES, Grande-Place, à Mouscron.

FEUILLETON DU 31 DÉCEMBRE. — N° 207

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIERE

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET D'OR

— Monsieur, répondit-il à ce flux de protestations, il me semble que, tout d'abord, vous auriez sagement agi, en effet, si vous aviez attendu le retour de Mme de Libessac...

— Mais, interrompit vivement le baron je ne suis pas en tutelle, monsieur. Je ne vois pas non plus en quoi la présence de ma cousine est nécessaire pour obtenir votre consentement.

— Elle n'est pas nécessaire, c'est vrai, mais je vous ferai remarquer que Mme de Libessac ne nous a jamais dit un mot de votre passé, qu'elle a gardé le secret le plus absolu sur une foule de choses, qui seraient intéressantes à connaître pour nous et pour celle dont vous sollicitez la main. Songez qu'il s'agit du bonheur et de l'avenir de la pauvre Marcelle! En pareil cas, nous ne saurions nous entourer de trop de précautions.

— Mon passé, vous le connaissez, répliqua le baron. Ce que me reproche le plus amèrement ma cousine — je vous prie de croire qu'elle n'y a pas apporté l'indulgence dont elle est coutumière, — c'est d'avoir abandonné Mlle de Lescarre et d'avoir dissipé mon patrimoine. Or, comment ai-je répondu à ces reproches? Je me suis exilé, j'ai refait ma fortune, je me suis soumis au désir qu'elle a manifesté de me faire épouser la personne dont il s'agit. Pouvais-je faire mieux? Est-ce ma faute si cette personne est introuvable? Me faudra-t-il attendre éternellement un résultat que cinq mois des recherches les plus patientes n'ont pas amené?

— *Je ne prétends pas cela,* monsieur, répondit le duc Vous êtes parfaitement libre de faire, en dehors de la comtesse et de nous, tout ce qu'il vous plaira; mais puisque c'est dans notre propre maison que votre choix s'est arrêté, je maintiens ce que je vous disais tout à *l'heure: Mme de Libessac* aurait été meilleur juge que nous de l'opportunité de votre demande. Aussi je m'étonne presque que vous ayez attendu, pour nous l'adresser que la comtesse soit partie.

— Mais c'est par hasard! se récria le baron. Je venais avant-hier m'ouvrir de ce projet à ma cousine, lorsque je l'ai trouvée en pleins préparatifs de voyage. A peine m'a-t-elle donné le temps d'ouvrir la bouche! M'accuserez-vous aussi d'avoir prévu ce départ ou de l'avoir préparé?

— A Dieu ne plaise! se défendit Lucien. D'ailleurs, l'absence de Mme de Libessac n'est pas la seule raison que j'aie à faire valoir pour réclamer un sursis.

— Quel autre obstacle voulez-vous donc?

— Vous le demandez! Et Marcelle? La comptez-vous pour rien en cette affaire?

— Assurément non, monsieur.

— Eh bien! avouez que Marcelle est bien jeune encore pour prendre un parti dans une question aussi grave.

— C'est pour cela que je n'ai pas cru devoir m'adresser directement à elle et que je vous ai fait part de mes projets. Je sais que vous avez sur elle une énorme influence et que mon sort est entre vos mains.

— Vous vous trompez encore, monsieur, fit observer Lucien. Sans doute, je crois que Marcelle ne dédaignerait pas mes conseils; mais quelque sympathie que je ressente pour celui qui prétendrait à sa main, je n'useraï jamais de mon influence pour la contraindre à faire un choix qui ne serait ni selon ses goûts, ni selon son cœur.

— Aurais-je déjà le malheur d'être dans ces cas? interrogea le baron.

— Je l'ignore, monsieur, Marcelle n'a pas dix-huit ans. Jamais la question que vous soulevez n'a été agitée devant elle; par conséquent, elle n'a pas été appelée à se prononcer.

— Alors, monsieur, ne vous semble-t-il pas tout naturel de lui en parler? Que ce soit aujourd'hui, que ce soit demain, ne faudra-t-il pas toujours en venir là?

— Sans aucun doute.

— Eh bien! mais je ne vous demande pas autre chose, fit le baron triomphant. Puis-je espérer que vous daignerez l'entretenir de la démarche que je viens de faire auprès de vous?

Lucien hésita quelques instants.

— Soit, monsieur, dit-il enfin, je vous le promets.

— Et vous voudrez bien me communiquer sa réponse?

— N'en doutez pas.

— Quel jour m'autoriserez-vous à venir la chercher?

— Après-demain, si bon vous semble.

— A pareille heure?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le duc, fit M. de Pierre-Lisse, qui se leva pour prendre congé.

Quand le baron se fut éloigné, Lucien demeura très embarrassé.

Lui aussi, tout comme le baron, il avait surpris au passage les regards plus que bienveillants que Martial et Brissot faisaient peser parfois, sur la jeune fille, et il n'était plus d'âge à se tromper sur la signification de ces regards.

D'aucun d'eux il n'avait reçu la moindre confidence, et pourtant il était certain que tous deux étaient épris de Marcelle.

A l'égard de Brissot, il aurait pu conserver quelque doute; mais à l'égard de Martial, il était depuis longtemps fixé.

Pendant le cours du long voyage qu'ils avaient fait ensemble et durant les longues heures de loisir que leur laissaient leurs explorations, avaient-ils cessé un instant de penser à ce Paris, où ils avaient laissé leurs plus chères affections? Non, certes! Lucien évoquait à tout moment le souvenir de Raymonde; il ne se passait pas de jour que le jeune comte ne prononçât le nom de Marcelle.

Le duc était donc bien convaincu que la jeune fille avait produit sur Martial une très-vive impression.

Cependant, pas plus que Brissot, Martial n'avait fait l'aveu de son amour.

Que faire?

M. de Pierre-Lisse avait si bien joué son rôle, que tout le monde était sa dupe, depuis la comtesse qui croyait à son repentir sincère, jusqu'à Lucien, moins crédule toutefois, mais qui s'était laissé prendre à ces apparences de loyauté.

A ses yeux, le baron était de bonne foi. Comment celui-ci aurait-il su que le père Fratma avait légué un million à Marcelle? Lucien seul avait été mis dans la confidence et ne l'avait dit à personne, pas même à Martial!

Il ne crut donc pas pouvoir cacher à Marcelle la recherche dont elle avait été l'objet. Il n'était même pas fâché que cette occasion se présentât, car elle lui fournirait le moyen de sonder les sentiments de la jeune fille et de savoir si son cœur avait parlé en faveur de Martial ou de Brissot.

Il ne la fit pas appeler tout exprès, ne voulant pas donner à cet entretien une solennité qui aurait peut-être effarouché les aveux de la chère enfant.

Ce ne fut que le soir, après souper, au moment où Raymonde venait de regagner sa chambre, que Lucien aborda ce sujet délicat.

Nul moment n'était plus favorable. Marcelle avait depuis longtemps dépouillé sa correspondance et fait le pèlerinage charitable qu'elle accomplissait presque chaque jour chez les pauvres du quartier. Elle avait donc l'esprit tranquille, le cœur content; elle était disposée aux plus tendres épanchements.

Lucien l'observait du regard et faisait involontairement une comparaison entre le jour où elle était entrée chez lui, flétrie par la misère, et l'heure actuelle, où s'épanouissaient sur ce joli visage toutes les roses de la santé, toutes les satisfactions de la vie heureuse. Naturellement, cette comparaison tournait tout à l'avantage de Marcelle.

Elle était vraiment belle, en effet. Opulents cheveux noirs, que, contrairement à la mode du jour, elle n'avait pas encore voulu poudrer, se roulant sur sa tête en tresses magnifiques, que les reflets de la lumière coloraient de mauves bleuâtres. Son front blanc, large et légèrement bombé, s'arrêtait sur deux sourcils finement arqués, sous lesquels brillait le feu de deux grands yeux noirs qu'estompaient des cils longs et veloutés.

Son nez droit, aux narines fines, rosées, transparentes et d'une excessive mobilité, surmontait une bouche aux lèvres pleines et colorées, faites pour le sourire et les baisers. Un petit menton rond, mais nettement dessiné, au milieu duquel une fossette avait creusé son nid, terminait l'ovale de cette figure enchanteresse.

L'organe avait chez elle une fraîcheur et une suavité extraordinaires; son rire franc et sonore laissait voir une rangée de perles, que le trésor des rajahs d'Adjimore lui eût enviées.

Ce qui frappait le plus en elle, c'était le contraste saisissant que formaient ses cheveux, ses yeux, ses sourcils et ses cils, d'un noir de jais, avec la blanc*heur éclatante de son teint.* Pas une veine, pas un signe, n'altéraient la netteté de cette peau mate et d'une transparence lactée.

Marcelle s'aperçut de la persistance que Lucien mettait à l'examiner, mais au sens de laquelle elle ne pouvait pas se tromper.

— Comme vous me regardez, monsieur le duc! dit-elle en riant. On croirait que vous ne m'avez jamais vue.

— C'est vrai, confessa Lucien. Je ne vous avais jamais si bien vue qu'en ce moment.

(A suivre).